

VALÉRIE MRÉJEN

L'Agrume

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2018

L'auteur remercie le CNL.
© Éditions Allia, Paris, 2001, 2018.

NOUS étions assis sur un banc près des Halles, sous une espèce de pergola en bois. Il faisait bon. Il m'a dit je ne t'aime pas.

La veille, il était arrivé une heure en retard au rendez-vous. J'étais devant la station d'essence de la porte d'Orléans à guetter les 4L en espérant qu'il vienne. Il a fini par apparaître. J'avais envie de faire la tête mais la gaieté de le voir annulait tout. Ce n'était pas le moment de faire une remarque : déjà qu'il ne m'aimait pas beaucoup. J'ai juste relevé son manque de ponctualité sur le ton de la plaisanterie.

Une autre fois, j'ai rencontré un type au cours d'un festival de documentaires ardéchois. Il était avec son amie.

Il était venu s'asseoir près de moi le dernier soir, dans la salle 3. Il y avait le nom d'un de mes cousins dans les crédits techniques (J.-J. Mréjen). Je lui avais montré le programme fièrement.

Une fois rentrée de vacances, j'eus un appel d'une autre Valérie Mréjen qui habitait dans le XII^e: elle venait de recevoir un courrier de lui. Il avait cherché mon adresse dans l'annuaire mais j'habitais dans les Hauts-de-Seine. La Valérie Mréjen qui avait reçu la lettre me demanda si je connaissais ce B. R., car elle avait un ami du même nom. Je dis que oui. Elle m'expédia le tout dans une plus grande enveloppe.

C'était une feuille de papier calque avec un morceau de film agrafé d'un côté et du scotch.

J'ai répondu et marqué mon adresse en ajoutant deux croix. Une croix signifiait un baiser. Comme il ne comprenait rien, il les a observées à la loupe. Il s'appelait Bruno.

Il était petit, brun, les yeux bleus très myopes. Il portait des lunettes. Son premier réflexe du matin était de les chercher pour les passer au Paic citron.

Il attrapait délicatement les branches et les posait sur ses oreilles.

La première fois qu'il est venu chez moi, c'était en revenant de Tours. Il m'avait pris une boîte de macarons chez un pâtissier tourangeau. Nous sommes restés debout à nous

embrasser au milieu du studio. Il était arrivé chez moi, avait réussi à trouver ma rue et apporté ces délicieux gâteaux. Bientôt, il m'a dit qu'il devait remettre un document à son frère aux environs de Jouy-en-Josas. Il est parti en promettant de revenir. Pendant ce temps, j'ai tournoyé en rond et admiré les macarons. Au bout d'un moment, je me suis mise à la fenêtre pour guetter sa voiture.

Il est revenu au bout d'une heure. J'ai pensé ouf.

Une autre fois, je l'ai revu dans un café de Montmartre. Il portait une chemise gris sombre à minuscules taches blanches pareilles à des flocons de neige cathodique.

La veille d'un jour passé, il m'avait dit qu'il m'appellerait. J'ai attendu. Je n'osais pas sortir. J'avais peur qu'il raccroche en trouvant le répondeur. Je suis restée chez moi, j'ai patienté non loin du téléphone en pleurant d'impatience. Il s'est mis à faire nuit. Je n'avais fait qu'attendre et espérer toute la journée. Peut-être était-il arrivé quelque chose? (Je me disais cela pour ne pas l'accuser.) Je l'ai appelé vers neuf heures dix. Puis vers neuf heures et quart. Tout à coup, il venait de rentrer. Il m'a

dit : on est allés voir une exposition au Jeu de Paume. Il parlait gentiment mais avec une voix ferme. Il m'a promis de rappeler plus tard.

Avant ça, j'étais tombée sur elle au téléphone. Je ne me posais pas trop de questions. J'avais surtout demandé à parler à Bruno.

Un soir, son répondeur était cassé : il diffusait en boucle une mélodie d'attente et l'on n'entendait plus le bip sonore. (Il y avait des problèmes sans arrêt avec sa messagerie.) J'ai essayé de reconnaître l'air et suis allée m'acheter un disque en cherchant la pochette qui semblait correspondre. (Malheureusement, ce n'était pas ça du tout.)

Un mercredi matin, nous nous sommes levés tard. J'aurais bien voulu passer la journée avec lui mais il avait un déjeuner d'anciens élèves. Je ne pouvais jamais savoir à l'avance.

Il aimait le lait frais en bouteille. Le lait longue conservation était infect à ses yeux.

Je ne sais plus ce qu'il mangeait le matin. Du pain de mie avec de la confiture et du beurre. Il prenait du beurre Président en barquette de plastique. Il buvait du thé. Lorsque

j'habitais au premier, j'allais acheter des croissants.

Il faisait un cérémonial de tout. Ouvrir le sac en papier des croissants, nettoyer ses verres correcteurs, verser du thé. Il aimait surtout défaire les emballages avec mille précautions. Il attrapait le papier de soie du bout des doigts et effectuait un mouvement du milieu vers les bords. Il aurait pu manipuler du gros carton comme si c'était un coquelicot pour la beauté du geste.

D'ailleurs, la première fois que je l'ai revu, il m'avait parlé d'une vidéo dans laquelle Paul-Armand Gette tripotait un nénuphar en plastique. Il m'avait mimé le mouvement répétitif des doigts dans le salon de thé de la rue Racine. Nous dégustions du strudel. Son histoire m'avait fait rougir. Ça m'avait complètement séduite.

Il m'avait raconté avec fascination la rencontre entre un garçon et une fille de son ancien lycée. C'étaient des gens assez morbides. La fille faisait de la peinture au sang de bœuf récupéré par seaux entiers et dessinait avec les mains, vite vite avant que ça coagule. Le garçon réalisait des films: il étranglait des

chats en super-huit. Bruno me disait qu'ils s'étaient trouvés en se donnant des petits coups de cutter aux avant-bras, assis sur un banc de la cour.

Il m'avait expliqué que ce couple avait inventé un système original pour développer les films super-huit dans un tuyau d'arrosage.

Il accompagnait ses descriptions de mouvements des mains pour figurer l'effilement du tuyau d'arrosage, l'ouverture d'un couvercle ou d'une barquette de BigMac. Pour les sensations gustatives, il plissait légèrement les yeux et frottait doucement le bout de ses doigts comme s'il venait de manger un feuilleté et voulait se débarrasser des miettes. Un jour, il avait eu une révélation en buvant du jus de truffe. Il me parlait des gâteaux de sa grand-mère, des cookies achetés aux Halles et des biscuits de la mère Poulard.

Une fois, j'ai rêvé que nous prenions un train en compagnie de son amie. Elle lui montrait des variétés de gâteaux pour attirer son attention. Bruno marchait, complètement ébahi par ces trouvailles. Il poussait des petits cris "ooh, ooh" en hochant la tête.

Il s'achetait des tranches de foie. Une fois rentré chez lui, il sortait le paquet du sac, écartait l'emballage et observait le beige luisant.

Un jour, ils étaient tous allés, Bruno et ses amis, déguster des brownies chez un glacier américain. L'une des filles découvrit un cheveu dans sa part. Bruno lui conseilla de tout manger autour afin de ne laisser que le morceau avec le poil : ça permettrait d'en avoir un gratis. Elle entama les bords en évitant la zone critique, sculpta le bloc à la cuillère et se plaignit seulement à la dernière bouchée. On leur offrit un deuxième bout et des excuses.

Il se surnommait l'Agrume et dessinait son effigie sous forme d'un citron. Il avait créé l'icône dans son ordinateur.

Un dimanche, j'entrepris de fabriquer le volume d'une machine à sous en carton pour le lui envoyer. Je voulais lui signifier que j'avais gagné le gros lot en faisant sa rencontre. J'ai assemblé les bords et le dos avec du scotch, colorié l'objet au feutre et placé des pièces en chocolat dans le tiroir à glissière. J'avais figuré trois oranges au tirage.